

Paroles

Lucien, 18 ans en mai 68, une figure de la « bohème populaire »

Lucien est le fils unique d'une famille ouvrière communiste: sa grand-mère, ouvrière d'usine, qui s'est beaucoup occupée de lui, était « *franchement à gauche, presque communiste* », son parrain (le frère de son père), militant communiste, « *a fait la Résistance* » et son père, ouvrier puis employé, était, dit-il, un « *communiste stalinien* ». Son père n'est pas souvent à la maison – « *il était à droite à gauche, assez coureur...* » – sa mère, employée dans la confection, rentre tard le soir et sombre dans l'alcoolisme: ses parents divorcent. La trajectoire scolaire de Lucien, qui se décrit comme un « *enfant solitaire* », est ponctuée de changements d'établissements à répétition, dus, selon lui à son indiscipline, à sa « *violence* »: « *Je faisais une classe par école, je me faisais renvoyer systématiquement de toutes les écoles...* ». En cours de troisième, il est exclu d'un collège technique de jésuites: « *J'y suis resté de septembre à fin novembre et là, j'ai plongé, je me suis fait surprendre avec des problèmes de racket... Enfin, j'appelle ça comme ça maintenant, mais à l'époque, pour moi, c'était pas ça. J'avais pas de ronds, c'était: "file-moi 100 francs" et je les rendais jamais et en utilisant des arguments massue...* ». Il est alors placé sous tutelle judiciaire: son père qui « *ne sait plus quoi faire de lui* » et l'éducateur qu'il voit deux fois par semaine, lui trouvent une place d'apprenti qu'il abandonne pour entrer, en 1968, dans un CFPA et préparer un CAP d'aide-comptable: « *J'étais coursier avec des cours pour devenir préparateur en pharmacie, ça me déplaisait pas mais ce qui me déplaisait c'était l'apprentissage parce que je faisais toutes les corvées, pratiquement pas payé, alors très rapidement j'ai commencé à vouloir faire autre chose...* ». L'héritage politique familial, la révolte et « *la violence* » d'un enfant solitaire qui lisait beaucoup (« *Je prenais un bouquin et je me foutais dans un coin ou je faisais le con dehors* ») permettent de comprendre sa rencontre avec « *le mouvement étudiant* ». Elle infléchit durablement sa trajectoire, en le

Propos recueillis¹ par
CLAUDE POLIAK

1. Entretien 3/06/1987

détournant de la délinquance (« *C'est très important parce que c'est à partir de là que j'ai arrêté de déconner après une jeunesse plus que turbulente* ») et en l'engageant – des anarchistes à « la contre-culture » – dans une « bohème populaire », où il échappe à la dérive de la drogue (« *Comme il y avait le problème d'alcoolisme de ma mère, moi je bois que de l'eau* »). Tout en travaillant dans de nombreuses entreprises et en militant à la CGT, il entreprend de se cultiver, d'abord « en autodidacte » (il reste deux ans sans travailler après un accident de la route), puis en accédant à l'université où il passe un DEA de sociologie. ■

Mai 68 : « les queues de manifs »

En 68, tu commences ta formation d'aide-comptable ?

La FPA devait commencer en mai 68, c'est pas un gag ! Donc je me suis retrouvé en mai 68 à G. complètement lâché dans la nature. C'était en plein mai 68. Bon, j'ai rencontré des gens, c'est là que j'ai découvert le militantisme, des gens qui m'ont utilisé... Je dis toujours qu'ils m'ont sorti de la délinquance entre guillemets. J'ai vraiment pas été jusqu'au bout du parcours. Je me suis arrêté juste à temps. Ils m'ont utilisé au niveau militantisme et ils m'ont fait comprendre que, bon, ma violence entre guillemets pouvait servir au niveau militant. Alors évidemment, en 68, elle servait ! C'est-à-dire que j'étais complètement ignare au niveau politique, mais j'aimais la bagarre et puis je savais de quel côté il fallait aller ! Mais c'était pas du tout théorisé...

Comment ça s'est fait ces rencontres ?

En fait, le centre de formation où j'étais s'est mis en grève. Alors je me suis mis en grève aussi et comme il n'y avait pas de voiture et tout ça, je me suis mis à chercher un peu où je pouvais aller. Alors, comme ça bougeait surtout autour de la fac, je suis allé vers la fac. C'est comme ça que ça s'est passé, quoi !

Et tu as rencontré des étudiants ?

Certains étudiants. Avec le recul, maintenant, je me demande : « Est-ce qu'ils étaient vraiment étudiants ? »...

J'en sais trop rien ! Mais disons que je cherchais le groupe le plus dur, quoi ! Celui où il y aurait vraiment de la bagarre. Alors je me suis intégré à un des groupes les plus durs, celui qui faisait les services d'ordre, qui restait en queue de manif pour se taper du flic et tout ça !

Tu allais aux manifs, quoi...

Oui, c'est ça, les manifs... Ah, oui, les débats théoriques, les assemblées générales, c'était pas mon truc !

C'était des maoïstes ? des trotskistes ? des anarchistes ?

Non, non, complètement anars !

C'était une découverte ?

Il y a vraiment eu une fracture à partir de 68. Il y a eu une complète fracture parce que je me suis mis à fréquenter ma future femme et puis j'étais dans le milieu du travail et pris en main par des gens – le militantisme classique – qui ont commencé à m'utiliser et puis aussi à me faire prendre conscience d'un certain nombre de choses... Mais toujours dans la marge, quand même !... J'étais utilisé, mais toujours pour les trucs sur le côté, quoi. On ne me faisait jamais vraiment confiance parce que j'étais trop imprévisible...

Tu te rappelles de ces premiers contacts avec les étudiants ?

Les étudiants, je les vivais assez mal ! Enfin les étudiants théorisants, je les vivais assez mal. Par contre, les activistes,

je les vivais très bien ! Dès que ça commençait à parler, je m'en allais, quoi ! Bon, c'était plus parce que je n'y comprenais rien... La plupart du temps, rien du tout !... Moi, j'étais déjà militant CGT et, là aussi, on ne se comprenait pas, parce que manifestement, ils avaient des aspirations que, moi, je partageais, mais on ne se comprenait pas... Moi, mes références n'étaient pas marxistes parce que j'avais pas lu Marx à l'époque et puis je ne voulais pas entendre parler de communisme et tout ça... C'est-à-dire que moi, c'était l'action que je cherchais, mais aussi une action où je ne voulais pas faire n'importe quoi. Alors à la CGT, les gens m'ont beaucoup utilisé... Enfin, je dis « utilisé » maintenant... à l'époque, je n'en étais pas conscient, hein !... Ils m'ont utilisé intelligemment. Bon, j'étais utile quand il fallait la grande gueule ou le fier-à-bras et puis on me foutait sur la touche dès qu'il fallait négocier, quoi ! J'étais plus un activiste de base. J'étais militant, mais je refusais systématiquement de me présenter aux élections, des choses comme ça, quoi...

Du « rock » à la « contre-culture »

On peut revenir sur ta rencontre avec le milieu étudiant ?....

Bon, dès que j'ai commencé à sortir, c'était plus les références *Actuel*, enfin tout le courant plus ou moins californien et tout ça, donc c'était assez mal vu par les militants qui étaient surtout des maoïstes et des trotskistes. À l'époque, mes références, c'était Californie, cheveux longs, mais sans avoir jamais touché

à la drogue... J'en ai vu circuler, c'est évident, mais moi, je n'y ai jamais touché ! Comme il y avait le problème de l'alcoolisme avec ma mère, moi j'ai jamais bu, je bois que de l'eau. J'avais une trouille terrible de tous ces trucs-là ! Donc, là aussi, j'étais sympathisant sans vraiment participer... J'avais véritablement la trouille...

Et ceux-là, tu les as rencontrés comment ?

Ben, suite à 68. Ça s'est fait autour d'un couple de copains, autour de la musique surtout, le rock, quoi, surtout ça ! Y avait une boutique de disques qui drainait un peu tous les gens. Donc, il suffisait d'aller acheter ses disques et là, on rencontrait des copains et c'était parti ! On allait aux concerts et on voyait des gens qu'on avait vus à la boutique de disques et puis, très vite, un petit réseau se faisait, quoi !

Tu te sentais bien là ?

Oui. Bon, après, j'ai un peu laissé tomber parce que je me suis marié, mais même marié je continuais à les voir assez régulièrement. C'est, entre autres, une des raisons qui font que mon mariage n'a pas duré tellement longtemps ! C'est-à-dire que j'avais un peu transformé la maison en asile pour tous ces gens-là et mon ex-femme n'appréciait pas trop...

Et ce groupe de copains, c'était des étudiants ou plutôt des gens comme toi ?

Oh, il n'y avait pas beaucoup d'étudiants, c'était plutôt des lycéens en fin

de parcours, en général avec des échecs en fin de parcours et puis des semi-déviantes qui s'étaient mis là-dedans plutôt que dans une autre forme de déviance plus dure. Mais comme j'avais eu pas mal de problèmes avec la violence quand j'étais gosse et que j'en avais vraiment fait une fixation, j'avais une trouille terrible de mes propres réactions, donc avec ces gens-là je me sentais bien parce qu'il n'y avait pas d'agressivité. Après, on s'est plus ou moins perdus de vue et moi, je me suis plus orienté vers le versant politique des choses.

« Contre-culture », autodidaxie et militantisme culturel

À cette époque-là, tu travaillais où ?

Je me suis marié en 1970. J'ai commencé à travailler dans une usine, enfin dans un bureau dans une usine...

Tu travaillais comme comptable ?

Oui, enfin mécanographe, le plus bas niveau de comptable.

Tu avais un CAP ?

Oui, j'avais un CAP, mais comme j'étais assez doué – entre guillemets – pour les études, j'ai recommencé à reprendre des cours du soir. J'ai fait un probatoire d'études comptables supérieures. Ça m'a amené dans la comptabilité à un niveau licence, quoi ! Donc après j'ai changé de boulot. Je suis allé dans une usine de chaussures et dans

une usine d'aliments pour le bétail, parce que je cherchais toujours un travail où je n'aurais pas de chef. Ça, c'était mon gros problème. J'avais trouvé un travail où j'allais chez les agriculteurs faire leur comptabilité, là j'étais vraiment libre !

Et dans ces boîtes, tu avais des contacts avec des ouvriers ? Tu étais à la CGT ?

Ben, c'était assez particulier parce que j'étais dans les bureaux, mais j'avais toujours des problèmes dans les bureaux avec les gens. Au point de vue boulot, ça se passait assez bien, mais j'avais des problèmes de communication – entre guillemets –, c'est-à-dire que j'aimais pas les bureaucrates... Alors, déjà la présentation : quand je me faisais embaucher, ça commençait par le costume, les cheveux courts et, au bout de six mois, c'était le jean et les cheveux qui avaient poussé depuis six mois... Alors ça, déjà, ça ne plaisait pas trop et je n'avais pas de contact dans les bureaux...

Et avec les ouvriers ?

Ah, oui, oui. Je militais avec les ouvriers. Après, comme j'étais dans une boîte américaine, ça a pas tellement plu. [...] En 1975, j'ai été élu délégué du personnel sur une liste agents de maîtrise : j'étais élu que par des ouvriers, ça n'a pas plu à la direction... Pour se débarrasser de moi, ils m'ont donné une promotion, ils m'ont envoyé dans l'Ouest de la France dans un petit bled où là, j'avais un poste fixe dans une usine à la campagne. Là, ça a été le plus mauvais

moment. J'étais complètement isolé. Je suis resté là-bas pendant un an et demi... [...] Ma femme m'a quitté [...]. J'ai craqué, j'ai donné mon compte et j'ai recherché du boulot dans l'intérim. J'ai fait pas mal d'intérim jusqu'en 77. [...] Bon, de 70 à 77, je militais. Enfin, c'était entre le militantisme et la marge – entre guillemets –, une marge installée, parce que j'avais un salaire... Je ne rompais jamais vraiment, mais j'étais jamais vraiment intégré non plus...

Quand tu dis : « je militais », c'était à la CGT ?

Oui, à la CGT dans mon entreprise et puis tous les trucs antimilitaristes, les groupes femmes... enfin, tout ce qui n'était pas parti constitué, quoi ! J'avais beaucoup de contacts avec les antimilitaristes et j'ai fait un passage avec le Secours rouge, soutien aux Blacks Panthers, enfin soutien... je vendais des posters!... Après, j'ai fait un passage très rapide à la Licra, le MRAP, enfin tous les trucs comme ça ! Jamais dans un parti politique dit « installé », je les fuyais comme la peste ! C'était surtout ça et puis bon, la culture – entre guillemets. On avait une MJC : tout ce qui était un peu original, à la marge, se retrouvait à la MJC... C'était vraiment le lieu où tous ces gens-là se retrouvaient. C'est là que j'ai commencé un peu à voir autre chose que ce que j'avais vu avant au niveau culturel. [...] Avant, je lisais beaucoup, mais je lisais n'importe quoi parce que je n'y connaissais rien. Je piquais des bouquins, depuis l'âge de 12 ans... C'était pas glorieux,

mais c'était ma bibliothèque. Moi, c'était la quantité, c'était pas la qualité. C'était aussi bien des « Fleuve Noir », des romans d'espionnage... C'était de la lecture fuite, ça n'avait pas un but culturel. Ça, c'est venu après, quand j'ai commencé à militer et que des gens m'ont dit : « Si t'aimes tant la lecture, y a des choses plus intéressantes que tes conneries. » Mais au départ, c'était la quantité qui comptait...

La MJC a joué un rôle important pour toi...

Autour de la MJC, ce que j'ai découvert au niveau culturel, c'était autre chose que les romans policiers : bon, le théâtre, tout ce qui était plus ou moins engagé, d'avant-garde, ça m'intéressait. C'était un peu folklorique parce qu'on était des passionnés d'avant-garde, mais sans avoir aucune culture derrière ! Moi, je m'étais plus ou moins spécialisé dans la science-fiction et puis le surréalisme, j'accumulais les bouquins, je lisais tout et n'importe quoi, j'en comprenais que la moitié... En fait ce qui nous plaisait c'était les formes culturelles de la limite, quoi. La culture classique, ça nous faisait fuir ! Ça se faisait donc autour de la MJC et de deux ou trois maisons de disques et c'est comme ça que les réseaux se faisaient...

Comment tu choisissais tes lectures ?

Toujours pareil, c'était tout ce qui tournait autour des limites. [...] C'est l'époque où je lisais énormément de SF, au début de la mauvaise et ensuite de la

bonne parce qu'on avait rencontré un auteur de SF avec qui j'avais discuté et qui m'a orienté. [...] Disons que petit à petit on découvre autre chose...

Et tu l'as rencontré comment ?

Toujours autour de cette boutique de SF. [...] J'y passais tous mes samedis... Ça a permis de faire un réseau... Maintenant, tous les gens que je côtoie, c'est là que je les ai rencontrés. Disons que mon nouveau milieu dans lequel j'évolue, c'est vraiment là que je l'ai rencontré...

À part la SF, qu'est-ce qui te plaisait ?

Le cinéma. Mais là, c'est pareil, le cinéma, j'avais commencé, pareil, par la boulimie, mais comme on avait la MJC, j'ai rapidement évolué vers un cinéma dit d'art et d'essai, intellectuel et tout ça... Y avait des débats où le cinéaste venait expliquer ce qu'il avait voulu faire, c'était assez bizarre parce que j'avais toujours pas la base culturelle nécessaire, mais on évoluait dans Godard, Duras, tout ça à longueur d'années...

Et comment tu vivais ce décalage avec ceux « qui avaient la culture »...

L'agressivité! C'est-à-dire que j'étais demandeur, mais fallait pas que ce soit... Pour moi, il y avait une culture bourgeoise et y avait la nôtre, quoi!

La vôtre ?

Ben, il y avait une culture qui était engagée, autour de valeurs... Ça se pas-

sait aussi bien autour de gens comme Higelin, que le cinéma engagé, la littérature engagée de l'époque et toujours des références à la marginalité. Pendant un moment, c'était Artaud, j'ai lu tout Artaud... En passant par Artaud, il y a eu des contacts avec des groupes d'antipsychiatrie. C'était en 78, y avait des groupes antipsychiatriques, donc j'ai pris contact avec eux. Je me suis retrouvé à militer sans aucune formation dans l'antipsychiatrie... Donc, c'était ce type de culture... Pour schématiser c'était les surréalistes, tout ce qui n'était pas reconnu, même si je me suis rendu compte, mais après, que c'était reconnu! Moi, je croyais que ça ne l'était pas!... Tout ce qui était très agressif, Burroughs, Andy Warhol, des gens comme ça, le rock, la musique contemporaine, parce qu'on avait des gens qui connaissaient – c'est toujours la même chose – et qui nous entraînaient là-dedans, le *free jazz*... Par contre, la musique classique, c'était un sujet de rigolade... Pour nous, c'était le truc pour les mémés à vison... C'était pareil à peu près pour toutes les formes culturelles...

Et par rapport au monde ouvrier ?

On était dans une marginalité cultivée où le communisme se portait assez mal... L'ouvriérisme, d'un côté, j'en faisais, mais le militant caricatural, cannette de bière, etc., ça n'allait pas ça! [...] Ce qui me gênait dans la culture populaire type, c'était son absence de culture – entre guillemets. [...] Sauf qu'on était un certain nombre de copains dans la

boîte à essayer de faire changer ces choses-là... Pour moi, la culture, c'était un moyen de sortir du monde ouvrier, mais de les emmener avec moi. Dans mon idée, c'était ça... Si on nous avait supprimé le culturel, on quittait la CGT! Nous, c'était le militantisme culturel, mais à but révolutionnaire, dans notre esprit!... On se voulait plus révolutionnaires que la CGT! C'est comme ça que j'ai découvert les anars et puis j'ai participé à la Fédération anarchiste, mais en tant qu'individu... [...] À partir de 77-78, je militais dans la culture pour mon syndicat. Je représentais mon entreprise à la MJC, je militais dans la culture. Au sein de mon syndicat, tout ce qui était discussion sur le travail, je ne m'en occupais pas... Par contre, j'étais tout le temps au CE, à m'occuper de la bibliothèque, de la discothèque, à mettre en place des expositions, à essayer de faire venir les ouvriers... On a fait des pièces de théâtre, de la vidéo..., toujours en tant que syndicalistes. Pour moi, c'était ça mon syndicalisme...

Tu te sentais différent d'eux ?

Pas vraiment, je faisais autre chose, mais mon syndicat appréciait. À l'époque, une MJC sans ouvrier, c'était une MJC vide... Ils avaient leurs militants ouvriers qui s'occupaient de la culture, c'était toujours les mêmes... Pour les syndicats, ils faisaient du culturel, il y en avait qui voulaient bien s'en occuper, c'était bien! « T'aimes ça, tu t'en occupes! » Pour le reste, c'était toujours ma position d'adhésion conditionnelle! Par exemple, je me baladais en 81 avec le

badge Solidarnosc. [...] J'ai démissionné le lendemain du coup d'État en Pologne et deux jours après j'ai repris ma lettre de démission...

Tu n'as pas pensé à aller à la CFDT ?

Non, je les détestais !

Pourquoi ?

Ben, le côté chrétien et puis les intellos, hein! C'était le syndicat des bureaux, donc ça collait pas... La CFDT, pour moi, c'était un syndicat d'intellos, mais intellos dans le sens: qui sont pas ouvriers...

Initiation à la culture légitime : Paris VIII

En 77, tu as un grave accident : qu'est-ce que tu as fait après ?

Je suis resté quand même deux ans à rien faire, à lire... [...] J'en ai profité pour approfondir un peu ma culture. Et puis j'ai commencé une psychanalyse qui n'a pas duré longtemps. Et c'est la psychanalyse qui m'a amené à m'intéresser aux études universitaires...

Comment tu t'es retrouvé en psychanalyse ?

Ayant fait de l'antipsychiatrie, j'ai rencontré un copain qui militait avec nous qui était psychologue à l'hôpital, de tendance lacanienne, qui m'a fait lire Lacan auquel j'ai strictement rien compris, qui m'a dit: « Bon, tu vas voir, la

psychanalyse, c'est pas ce qu'on dit... ». Alors il m'a mis entre les pattes d'un psychanalyste lacanien ! On a dû faire une dizaine de séances, ça se passait très mal. Mais, plus ça se passait mal, plus il était content. Alors je me suis dit que manifestement il y avait quelque chose qui n'allait pas...

Ça se passait mal : c'est-à-dire ?

Je jouais l'huître, je ne disais rien... Il le prenait très mal... Et quand je parlais, je racontais n'importe quoi, mais c'était voulu. Bon, au bout d'un moment il m'a dit : « C'est pas sérieux ». J'ai dit : « Oui, c'est pas sérieux ». Il m'a dit : « T'as un bon niveau, pourquoi t'essaye pas de rentabiliser ça ? »

Comment tu es arrivé à la fac ?

Ben, en 81, j'ai découvert... Enfin, mon syndicat a découvert la loi Giscard de 79 qui permettait la formation personnelle dans une entreprise. Alors, je me suis dit : « Bon, je vais en profiter ». La stratégie syndicale, c'est que, dès qu'il y a une nouvelle loi, on la fait fonctionner. On a dit : « Celle-là, faut qu'elle fonctionne. » Alors, on a dit : « Qui va être suffisamment fondu pour aller à l'université ? » Alors, aussitôt, moi j'ai levé la main et j'ai dit : « Moi, moi, j'y vais ! » Donc je suis allé à Paris VIII... Pour moi, de toute façon, je n'avais entendu parler que de Vincennes. Donc, je suis allé à Paris VIII, je me suis inscrit en socio et j'ai fait DEUG, licence, maîtrise et là, je suis en DEA, tout en travaillant.

Quel effet ça t'a fait de retrouver le monde étudiant à la fac ? Comment tu l'as vécu ?

Mal ! Mal... [...] Et puis, j'aimais pas les étudiants, je les aime encore moins maintenant...

Tu m'expliques un peu ?

C'est-à-dire qu'au départ, j'avais complètement magnifié ça, quoi... Pour moi, ça allait être boulot boulot. Pour moi, si je redouble une année ou si je me plante, je n'ai plus de financement. [...] Et puis je m'attendais à voir des gens... euh, beaucoup plus intelligents que moi, quoi ! J'étais allé là-dedans mort de trouille et puis j'ai été déçu... Je me suis rendu compte que, tout compte fait, autour de moi, les gens étaient beaucoup plus forts que les étudiants sur certains sujets, sans avoir jamais foutu les pieds dans une université... Et puis, ce qui m'a choqué c'est de voir que, pour moi, les études c'était, à la limite une détente, quoi... et en plus une réalisation... mais beaucoup sont là pour gagner leur croûte, enfin dans un but de professionnalisation... Et ça, j'ai beaucoup de mal à m'y faire, quoi ! Bon, je les comprends quelque part, mais on n'est pas à la fac pour les mêmes raisons... Je m'en fous, moi, à la limite, de ce que je vais faire avec mes diplômes. C'est pas le problème, j'ai un bon boulot, je gagne correctement ma vie, avec un boulot qui me plaît bien où j'ai pas de chef¹...

1. Lucien est devenu documentaliste.

Comment tu as choisi ton orientation en entrant à la fac ?

Ben, c'est-à-dire je me suis beaucoup passionné pour la philo...

**La solitude du transfuge :
« le mouton noir à cinq pattes
avec des antennes bleues »**

Tu peux expliquer pourquoi ?

C'est-à-dire que c'est le hasard des lectures, quoi. J'ai découvert la philo – entre guillemets – par Camus et puis le bouddhisme, ce qui est normal vu l'époque et plus c'était dur, plus je me marrais, j'essayais de comprendre mais sans aucun prof, tout seul. [...] Au départ, c'est l'ethnologie qui me branchait. J'avais lu pas mal de trucs d'ethnologie et puis j'avais surtout beaucoup lu Clastres parce que bon, par mes choix idéologiques – entre guillemets –, j'avais beaucoup pratiqué Clastres. Et puis le psychologue dont je parlais tout à l'heure, il faisait aussi une maîtrise de sociologie à l'EHESS et il m'a dit : « Ça, c'est ce qui va t'aller le mieux parce que bon, c'est là-dedans que tu vas trouver le plus de social et où ça va te motiver plus ». Alors j'ai essayé la première année, mais je ne savais pas trop... Je me suis inscrit en socio, je lorgnais en philo et puis j'allais voir un peu partout... J'ai fait un cursus plus que bizarroïde parce que j'ai toujours fait, à côté, un peu d'économie politique, j'ai suivi le séminaire de psychanalyse à Paris VIII... J'ai toujours suivi d'autres choses pour pas me laisser enfermer dans la sociologie...

Tu te sens complexé par rapport à ceux qui ont suivi les cours normalement ?

Non, je compense et en compensant, je dépasse... Enfin, c'est pas une échelle de valeur, mais dès que j'ai des manques j'essaye de les combler et je vais toujours plus loin que ce qui serait nécessaire... Il me reste encore un tas de manques, mais je suis dans la bonne moyenne... Par contre, ce qui me choque... [...] Par exemple, moi je suis un passionné de Tolstoï... Je tombe sur les fesses qu'un mec qui est en DEA de sociologie n'ait jamais lu Tolstoï, ça me paraît quelque chose d'incroyable... Ça je le vis très mal, parce qu'au début je suis arrivé avec un complexe, mais ça s'est vite arrêté... Par contre, ce que je vis assez mal, c'est dans mon entourage proche, au niveau boulot, etc., parce que là, il y a franchement la coupure ! Parce que déjà au départ, j'étais le mouton noir et là, c'est le mouton noir à cinq pattes avec des antennes bleues, hein ! [...] Parce que c'est soit l'agressivité de la part des copains syndicalistes qui disent : « Oh, là, là, l'intello ! », soit les gens ferment leur gueule parce qu'ils croient que je vais analyser et tout ça, quoi ! Alors je me suis complètement renfermé sur moi-même et sur la vie de famille et puis deux ou trois copains. Je ne voulais plus voir personne et puis au bout d'un moment je me suis dit qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas, j'ai essayé de comprendre, mais ça, c'est mal vécu... C'est le mouton noir... Parce que quelque part, ils savent que j'en suis toujours, mais ils se méfient de plus en plus...

Dans ta boîte, tu es toujours...

Oui, oui, je suis toujours délégué syndical...

Mais l'écart s'est creusé ?

Ah, oui, oui. En plus ils sont méfiants et ce qui les rend de plus en plus méfiants c'est que je ne transforme pas ça en argent, ça ils n'acceptent pas... Ils me voient vivre, ils voient que je bosse comme un dingue, et si j'étais passé de 8000 F à 16000 F en quatre ans, là j'aurais été l'idole des jeunes, mais comme je suis resté à 8000... Et, en plus de ça, je n'ai rien fait ni pour grimper dans la hiérarchie syndicale, ni pour grimper dans la hiérarchie de la boîte et à la limite je suis devenu encore plus en opposition avec tout le monde, ça ils le vivent très très mal... Et puis aussi l'incompréhension de l'entourage, quoi... Ma compagne, elle a compris le truc, mais mes parents ou ses parents... La question, c'est : « Ça va t'amener à quoi ? ». Je dis : « À rien » ... Alors, ça, c'est très très mal vécu... Moi, je sais que c'est pour me sentir bien que je le fais, mais expliquer ça aux gens, que je bosse 20 heures par semaine plus deux allers-retours à Paris, juste pour me sentir bien dans ma peau, ça passe pas, hein ! Si il n'y a pas de contrepartie sonnante et rébuchante, ça passe pas ! [...] Les études, c'est sûr, ça m'a coupé des gens, c'est certain et c'est le plus dur à supporter...

Une position solitaire ?

Oui, complètement, c'est-à-dire qu'on n'est plus nulle part. On n'est plus mili-

tant, on n'est plus marginaux cultivés parce que, maintenant qu'on est à l'université, ils sont persuadés qu'on en sait plus qu'eux. Alors même les copains avec qui on discutait, eh ben, ils osent plus discuter et moi il a fallu qu'avec certains je les prenne en face pour leur dire : « Enfin, merde, pourquoi tu discutes plus ? » – « Oh, maintenant tu vois pas, t'es une grosse tête ! » [...] Cette espèce de trouille qu'ils ont parce qu'on a été à l'université, qu'on va juger ce qu'ils disent, on va les reprendre parce qu'ils parlent mal...

Mais toi, finalement, même solitaire, tu t'en es bien sorti...

Moi, je le dis toujours, notre génération, on s'est fait piéger du début jusqu'à la fin. Ça c'est un truc que j'ai souvent dit à Paris VIII... Moi, j'ai trois copains qui ont été militants et qui se sont foutus en l'air, qui se sont suicidés... Quelque part, les gens ils ont été piégés par des intellectuels, par des meneurs qui les ont emmenés, mais au moment où les gens étaient vraiment partis, eux ils se sont barrés ! Il y a eu de sacrés déchets : bon, la drogue, le suicide... Ils ont une sacrée responsabilité, le terrorisme, ça j'en sais rien, mais moi j'ai vu des gens qui étaient complètement largués... Ils se sont mis complètement à fond dans quelque chose, mais alors tout y passait... leur vie de famille y passait et puis, du jour au lendemain, ça s'est écroulé... En plus, ils ont commencé par rompre avec le milieu familial, ça c'est pas très grave, mais après, au niveau boulot, ils se sont trouvés marginalisés... En

plus de ça, ils étaient persuadés d'œuvrer pour le bien de l'humanité et pour tout ce qu'on voudra bien et puis du jour au lendemain, on leur a dit que c'était des conneries... Alors, certains sont restés... Souvent les communistes, heureusement parce qu'ils avaient une structure qui leur permettait de s'en sortir... Ceux-là ont continué en disant : « De toute façon on a raison ! ». Et puis d'autres se sont retrouvés complètement largués dans la nature et ils ont fait tout et n'importe quoi, ils ont fait toutes les conneries possibles et imaginables. Alors, pour certains, c'était pas grave, ils allaient élever des moutons dans le Larzac en emmenant la chaîne hi-fi, ceux-là c'est pas grave, mais pour d'autres ça a été vraiment grave ! Moi, je l'ai vécu et quand j'entends certains débats, moi, ça me révolte parce que moi j'ai eu la chance de passer à côté de ça, parce que je n'ai jamais vraiment adhéré complètement, parce que j'ai toujours gardé quelque chose à côté... ■